8

TANCREDE,

TRAGÉDIE

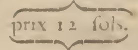
EN CINQ ACTES,

DE VOLTAIRE,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 3 Septembre 1760.

NOUVELLE EDITION.

Conforme à l'édition in-4°. donnée par l'Auteur.





A TOULOUSE,

Au Magasin général des Pièces de Théâtre,

Chez J. B. BROULHIET, Libraire.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

ARGIRE, } CHEVALIERS.
TANCREDE,
ORBASSAN,
LOREDAN,
CATANE,

ALDAMON, *Soldat.*

AMENAÏDE.

FANIE, *ſuivante.*

Pluſieurs Chevaliers aſſiſtans au Conſeil.

Ecuyers, Soldats, Peuple.

La Scène eſt à Syracuſe, d'abord dans le palais d'Argire & dans une Salle du Conſeil, en ſuite dans la Place publique. L'époque de l'action eſt de l'année 1005. Les Saraſins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième ſiécle; Syracuſe avait ſecoué leur joug. Des Gentilshommes Normands commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille; les Empereurs Grecs poſſédaient Meſſine: les Arabes tenaient Palerne & Agrigente.



TANCRÈDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Assemblée de Chevaliers rangés en demi-cercle.

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile;
Qui daignez par égard, au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi, pour chasser nos Tyrans,
Et former un Etat triomphant & tranquille.
Syracuse en ses murs a gémi trop longtems,
Des desseins avortés d'un courage inutile;
Il est tems de marcher à ces fiers Musulmans;
Il est tems de sauver d'un naufrage funeste,
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté: c'est-là que tendent tous nos vœux.
Deux puissans ennemis de notre République,
Des droits des Nations, du bonheur des humains;
Les Césars de Bizance, & les fiers Sarasins,
Nous menacent encore de leur joug tyrannique.
Ces Despotes altiers partageant l'Univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses loix les Peuples de Messine,
Le hardi Solamir insolemment domine,

Sur les fertiles champs courronnés par l'Etna;
Dans les murs d'Agrigente aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracufe annonçait la ruine:
Mais nos communs Tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en difputant leur proie;
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment eft propice, il en faut profiter;
La grandeur Mufulmane eft à fon dernier age:
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Efpagne un Pélage;
Le grand Léon * dans Rome, armé d'un faint courage;
Nous ont affez appris comme on peut la domter.
Je fais qu'aux factions Syracufe livrée,
N'a qu'une liberté faible & mal affurée:
Je ne veux point ici vous rappeller ces tems,
Où nous tournions fur nous nos armes criminelles;
Où l'Etat répandait le fang de fes enfans:
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbaffan, qu'il ne foit qu'un Parti parmi nous;
Celui du bien Public, & du falut de tous.
Que de notre union l'Etat puiffe renaître;
Et fi de nos égaux nous fumes trop jaloux;
Vivons & périffons fans avoir eu de Maître

ORBASSAN.

Argire, il eft trop vrai que les divifions
Ont regné trop longtems entre nos deux Maifons
L'Etat en fut troublé; Syracufe n'afpire
Qu'à voir les Orbaffans unis au fang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille:
Je fervirai l'Etat, vous, & votre famille,
Et du pied des Autels, où je vais m'engager;
Je marche à Solamir, & je cours vous venger.
Mais ce n'eft pas affez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jetter les yeux;
Il fut d'autres Tyrans non moins pernicieux,
Que peut être un vil peuple ofe chérir encore.

* Léon IV, un des grands Papes que Rome ait jamais eu. Il chaffa les Arabes, & fauva Rome en 849. Voici comme en parle l'Auteur de l'Effai fur l'Hiftoire générale, & fur les mœurs des Nations. « Il était » né Romain; le courage des premiers âges de la République revivait en » lui dans un tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux » monumens de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les » ruines de la nouvelle. »

De quel droit les Français, portant partout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy * vient-il dans Syracuſe,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuſe?
D'abord modeſte & ſimple il voulut nous ſervir;
Bientôt fier & ſuperbe il ſe fit obeir.
Sa race accumulant d'immenſes héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtriſant les ſuffrages,
Oſa ſur ma famille élever ſa grandeur.
Nous l'en avons punie; & malgré ſa faveur,
Nous voyons ſes enfans bannis de nos rivages.
Tancrède, ** un rejetron de ce ſang dangereux;
Des murs de Syracuſe éloigné dès l'enfance,
A ſervi, nous dit-on, les Céſars de Bizance;
Il eſt fier, outragé, ſans doute valeureux,
Il doit haïr nos loix, il cherche la vengeance,
Tout Français eſt à craindre; on voit même en nos jours
Trois ſimples Ecuyers *** ſans biens & ſans ſecours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neuſtrie, ****
Aux champs ***** Appuliens ſe faire une Patrie;
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chaſſer les poſſeſſeurs & fonder des Etats.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice & la rapacité
Des Brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre enſemble & nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuſe trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer:
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis,
Un commerce ſecret, fatal à ſon pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le ſexe ni l'âge.
Veniſe ne fonda ſa fière autorité,
Que ſur la défiance & la ſévérité.
Imitons ſa ſageſſe en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte en effet, dans nos jours déplorables;
Que Solamir, un Maure, un Chef des Muſulmans,

---

* Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve.

** Ce n'eſt pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque tems après.

*** Les premiers Normands qui paſſèrent dans la Pouille; Drogon, Barteric & Repoſtel.

**** La Normandie. ***** Le pays de Naples.

Dans la Sicile encore ait tant de partifans,
Que partout dans cette Isle, & guerrière & chrétienne;
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des Sujets corrompus vendus à ses bienfaits!
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant sû s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous offrant la paix;
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire!
Un sexe dangereux, dont les faibles esprits,
D'un peuple encore plus faible attire les hommages;
Toujours des nouveautés & des Héros épris,
A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de Citoyens aujourd'hui prévenus,
Pour ces arts séduisans * que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive:
A nos vrais Chevaliers, noblement inconnus.
Que notre art soit de vaincre, & je n'en veux point d'autre.
J'espère en ma valeur, j'attens tout de la vôtre,
Et j'approuve surtout cette sévérité,
Vengeresse des loix & de la liberté
Pour détruire l'Espagne, il a suffi d'un traître **,
Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité:
Au salut de l'Etat que toute pitié cède,
Combattons Solamir, & proscrivons Tancrède.
Tancrède né d'un sang, parmi nous détesté,
Est plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier Conseil un décret juste & sage
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés;
A ce nom de Tancrède en secret attachés;
Du vaillant Orbassan, c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CASTANE.

Oui, nous y souscrivons;
Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Bizance;
Qu'une Cour odieuse honore sa vaillance:
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même à nos sacres remparts;
Plus de retour pour lui; l'Esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une République.

* En ce tems les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, & ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

** Le Comte Julien, ou l'Archevêque Opas.

Orbaſſan de nos loix eſt les plus ferme appui ;
Et l'Etat qu'il ſoutient ne pouvoit moins pour lui.
Tel eſt mon ſentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre
Ma fille m'eſt bien chère, il eſt vrai ; mais enfin
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous ſavez qu'à regret on m'y vit condeſcendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat ?

ARGIRE.

Non ; je hais la rigueur ;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens ſont à l'Etat, l'Etat ſeul doit les prendre ;
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus ; hâtons cet heureux hymenée :
Qu'il amene demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple deſtructeur ;
Solamir à la fin doit connaître un vainqueur,
Votre rival en tout, il oſa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre * ;
Il penſait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez, — dans tous les tems triomphez d'un rival :
Mes amis, ſoyons prêts : — ma faibleſſe & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander.
A mon gendre Orbaſſan vous daignez l'accorder ;
Vous ſuivre eſt, pour mes ans, un aſſez beau partage ;
Je ſerai près de vous, j'aurai cet avantage ;
Je ſentirai mon cœur encore ſe ranimer,
Mes yeux ſeront témoins de votre fier courage ;
Et vous auront vu vaincre avant de ſe fermer.

LOREDAN.

Nous combattons ſous vous, Seigneur, nous oſons croire
Que ce jour, quel qu'il ſoit, nous ſera glorieux,
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur conſolant de mourir à vos yeux.

* Il était très-commun de marier les chrétiennes à des Muſulmans. Abdaliſe le fils de Muſa conquérant de l'Eſpagne, épouſa la fille du Roi Rodrigues. Cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuſes.

SCÈNE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

EH bien, brave Orbaſſan, ſuis-je enfin votre père ?
Tous vos reſſentimens ſont-ils bien effacés ?
Pourrai-je en vous, d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter ſur vous ?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit aſſez:
J'aime l'Etat, Argire, il nous reconcilie.
Cet hymen nous rapproche, & la raiſon nous lie ;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé;
Si, dans notre querelle, à jamais aſſoupie,
Mon cœur qui vous haït, ne vous eût eſtimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un ſi noble hymen ne ſera point le fruit
D'un feu né d'un inſtant, qu'un autre inſtant détruit;
Que ſuit l'indifférence, & trop ſouvent la haine.
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de Mars;
Ne ſait point ſoupirer au milieu des hazards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire;
Notre union naiſſante, à tous deux néceſſaire,
La ſplendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien ;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes;
Il pourra reſſerrer un ſi noble lien ;
Mais ſa voix doit ici ſe taire au bruit des armes;

ARGIRE.

J'eſtime en un Soldat cette mâle fierté.
Mais la franchiſe plaît, & non l'auſtérité.
J'eſpère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'eſt peu d'être un guerrier; la modeſte douceur
Donne un prix aux vertus, & ſied à la valeur.
Vous ſentez que ma fille, au ſortir de l'enfance,
Dans nos tems orageux de trouble & de malheur;
Par ſa mère élevée à la Cour de Bizance,
Pourrait s'effaroucher de ce ſévère accueil,
Qui tient de la rudeſſe, & reſſemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

ORBASSAN

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur auſtère:
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politeſſes vaines,
A cet art de flatter, à cet eſprit des cours,
La groſſière vertu des mœurs républicaines;
Mais je ſais reſpecter la naiſſance & le rang
D'un eſtimable objet formé de votre ſang.
Je prétens par mes ſoins meriter qu'elle m'aime;
Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCÈNE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

LE bien de cet état, les voix de Syracuſe,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne ſouffrent point d'excuſe,
Ce noble Chevalier, qui ſe rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche. a reçu votre foi.
Vous connoiſſez ſon nom, ſon rang, ſa renommée:
Puiſſant dans Syracuſe, il commande l'armée
Tous les droits de Tancrède entre ſes mains remis.—

AMENAIDE, *à part.*

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux ſont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore aſſez, Seigneur, & ſa préſence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois;
Puiſſai-je, en méritant vos bontés & ſon choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'eſpérance!

AMENAIDE.

Mon père, en tous les temps, je ſais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
Votre choix me deſtine un Héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grace à votre ſageſſe, ont terminé leurs cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille eſt le gage;

D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbaſſan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un ſort toujours contraire;
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le ſein de ſon père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame, & loin de m'oppoſer
A de tels ſentimens dignes de mon eſtime;
Loin de vous détourner d'un ſoin ſi légitime,
Des droits que j'ai ſur vous je craindrois d'abuſer.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête;
C'eſt peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne, & j'oſe me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

Vous ſemblez interdite; & vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obſcurcis, ſe détournent de moi.
Vos ſoupirs étouffés ſemblent me faire injure;
La bouche obéit mal, lorſque le cœur murmure.

AMENAIDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendois pas,
Qu'après tant de malheurs, & de ſi longs débats,
Le parti d'Orbaſſan dût être un jour le vôtre,
Que mes tremblantes mains uniroient l'un & l'autre;
Et que votre ennemi dût paſſer dans mes bras:
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un aſyle:
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ſes triſtes deſtins dans Bizance attachée,
J'ai partagé longtemps les maux qu'elle a ſoufferts.
Au ſortir du berceau j'ai connu les revers.
J'appris ſous une mère abandonnée, errante,
A ſupporter l'exil, & le ſort des proſcrits:
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fauſſe pitié, pire que le mépris.
Dans un ſort avili, noblement élevée,

De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde en proie à mon effroi;
Roseau foible & tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en allarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappellée;
Un malheur inouï m'en avoit exilée.
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime;
Je suis enfin la vôtre; & ce jour dangereux,
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire;
Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.
On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venoit nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au Héros qui marche contre lui;
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon Emule, à present notre appui.

AMENAIDE.

Quel appui! vous vantez sa superbe fortune:
Mes vœux plus modérés la voudroient plus commune:
Je voudrois qu'un Héros si fier & si puissant
N'eut point, pour s'aggrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère;
Elle abusa longtemps de son autorité,
Elle a trop d'ennemis.

AMENAIDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encor aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indomté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie:
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie.
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMENAIDE.

Pour jamais! lui, Tancrède!

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence :
Et si vous l'avez vu dans les murs de Bizance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMENAIDE.

Je ne le croyois pas.
Ma mère avoit pensé qu'il pouvoit être encore
L'appui de Syracuse, & le vainqueur du Maure.
Et lorsque dans ces lieux des Citoyens ingrats,
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent.
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimèrent;
Tancrède auroit pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde.
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide.
Conformez-vous aux temps : conformez-vous aux lieux;
Solamir & Tancrède & la cour de Bizance,
Sont tous également en horreur en ces lieux ;
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans, combattu pour l'Etat:
Je le servis injuste, & le chéris ingrat:
Je dois penser ainsi jusqu'à ma derniere heure:
Prenez mes sentimens; & devant que je meure,
Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'espoir.
Je suis prêt à finir une vie orageuse :
La vôtre doit couler sous les lois du devoir;
Et je mourai content si vous vivez heureuse.

AMENAIDE

Ah! Seigneur, croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la Cour d'un Empereur,
Je vous ai consacré mes sentimens, ma vie;
Mais, pour en disposer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie ;
Ce crédit si vanté doit-il durer toujours ?
Il peut tomber, tout change ; & ce Héros peut-être
S'est trop tôt déclaré votre gendre & mon maître.

ARGIRE.

Comment? Que dites-vous ?

AMENAIDE.

Cette témérité
Est peu respectueuse, & vous semble une injure.
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté,
Dans votre République a moins de liberté.
A Bizance on le sert: ici la loi plus dure

Veut de l'obéiſſance, & défend le murmure.
Les Muſulmans altiers, trop longtemps vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs.
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous ſeule, vous ma fille, en abuſant trop d'elles ;
De tout ce que j'entends mon eſprit eſt confus.
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud ſi légitime,
La parole eſt donnée, y manquer eſt un crime.
Vous me l'avez bien dit, je ſuis né malheureux :
Jamais aucun ſuccès n'a couronné mes vœux,
Tous les jours de ma vie ont été des orages ;
Dieu puiſſant ! détournez ces funeſtes préſages ;
Et puiſſe Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins triſtes que les miens !

SCÈNE V.

AMÉNAIDE, *ſeule.*

TANCRÈDE, cher Amant ! moi j'aurois la faibleſſe
De trahir mes ſermens pour ton perſécuteur !
Plus cruelle que lui, perfide avec baſſeſſe,
Partageant ta dépouille avec cet oppreſſeur,
Je pourrois: —

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, FANIE.

AMENAIDE.

VIENS, approche, ô ma chère Fanie,
Vois le trait déteſté qui m'arrache la vie :
Orbaſſan par mon père eſt nommé mon époux !

FANIE.

Je ſens combien cet ordre eſt douloureux pour vous ;
J'ai vu vos ſentimens, j'en ai connu la force.
Le ſort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui puſſent arrêter ou détourner vos pas.

Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrède & Solamir touchés de vos appas,
Dans la Cour des Césars en secret soupirèrent:
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent;
Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne; & puisque dans Bizance,
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter,
Votre ame est trop constante.

AMENAIDE.

Ah. tu n'en peux doute
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage;
C'est le sort d'un Héros d'être persécuté;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Ecoute, dans ces murs Tancrède est regretté.
Le Peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,
De son père oublié, les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.
A leurs seuls intérêts les Grands sont attachés:
Le Peuple est plus sensible.

AMENAIDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

Mais il est asservi; nos amis sont cachés:
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un Sénat tyrannique est ici tout puissant.

AMENAIDE.

Oui, je sais qu'il peut tout, quand Tancrède est absent.

FANIE.

S'il pouvoit se montrer, j'espérerois encore,
Mais il est loin de vous.

AMENAIDE.

(*A Fanie.*) Juste Ciel, je t'implore!
Je me confie à toi, Tancrède n'est pas loin,
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue;
Il est temps qu'il paroisse, & qu'on tremble à sa vue.
Tancrède est dans Messine. —

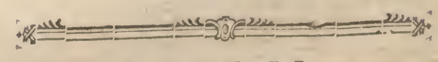
FANIE.

Est-il vrai? Justes cieux!
Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux!

AMENAIDE.

Il ne le sera pas — non, Fanie ; & peut-être ;
Mes oppresseurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens — je t'apprendrai tout — mais il faut tout oser ;
Le joug est trop honteux, ma main doit le briser.
La persécution enhardit ma faiblesse ;
Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, & je l'ai mérité.
Et moi timide esclave, à son tyran promise,
Victime malheureuse, indignement soumise,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à mon sexe inspire le courage.
C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il est de dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMENAIDE *seule.*

OU portai-je mes pas ? — d'où vient que je frissonne ?
Moi, des remords ! — Qui ! Moi ? Le crime seul les donne. —
Ma cause est juste — ô Cieux ! Protegez mes desseins ! —
Allons, rassurons-nous. — (*A Fanie qui entre*)
Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre Esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

AMENAIDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie. —
Mais je connois son zèle ; il m'a toujours servie :
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'ayeux Musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux loix, & dans les deux langages ;
Du camp des Sarrasins il connait les passages,

Et des monts de l'Etna les plus ſecrets chemins.
C'eſt lui qui découvrit, par une courſe utile,
Que Tancrède en ſecret a revu la Sicile ;
C'eſt lui, par qui le Ciel veut changer mes deſtins.
Ma lettre par ſes ſoins remiſe aux mains d'un Maure ;
Dans Meſſine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures & des Grecs les beſoins mutuels
Ont toujours conſervé dans cette longue guerre
Une correſpondance à tous deux néceſſaire ;
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas eſt dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom ſi redoutable, à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos Tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur ;
N'eſt point dans cette lettre à Tancrède adreſſée.
Si vous l'avez toujours préſent à la penſée,
Vous avez ſu dumoins le taire en écrivant.
Au camp des Sarraſins votre lettre portée,
Vainement ſeroit lue ou ſeroit arrêtée ;
Enfin jamais l'amour ne fut moins inprudent ;
Ne ſut mieux ſe voiler dans l'ombre du myſtère ;
Et ne fut plus hardi, ſans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMENAIDE.

Le Ciel juſqu'à préſent ſemble veiller ſur moi ;
Il ramene Tancrède, & tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux ſa bonté vous raſſemble!
La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui.
Tout ſon parti ſe tait ; qui ſera ſon appui ?

AMENAIDE.

Sa gloire. Qu'il ſe montre, il deviendra le maître ;
Un Héros qu'on opprime attendrit tout les cœurs.
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival eſt à craindre.

AMENAIDE.

Ah! combats ces terreurs;
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère,
Nous unit l'un & l'autre à ſes derniers momens,
Que Tancrède eſt à moi ; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien ſur nos vœux, & ſur nos ſentimens.
Hélas! nous regrettions cette Iſle ſi funeſte
Dans le ſein de la gloire & des murs des Céſars,
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteſte ;

Nous tournions triftement nos avides regards.
J'étais loin de penfer que le fort qui m'obsède,
Me gardât pour époux l'oppreffeur de Tancrède,
Et que j'aurais pour dôt l'exécrable préfent,
Des biens qu'un raviffeur enlève à mon amant.
Il faut l'inftruire au moins d'une telle injuftice;
Qu'il apprenne de moi fa perte & mon fupplice.
Qu'il hâte fon retour & défende fes droits;
Pour venger un héros, je fais ce que je dois.
Ah! fi je le pouvais, j'en ferais davantage,
J'aime, je crains un père, & refpecte fon âge:
Mais je voudrais armer nos peuples foulevés,
Contre cet Orbaffan qui nous a captivés.
D'un brave Chevalier fa conduite eft indigne;
Intéreffé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur;
Il ordonne ma honte; & mon père la figne!
Et je dois la fubir, & je dois me livrer
Au Maître impérieux qui penfe m'honorer!
Hélas! dans Syracufe on hait la tyrannie;
Mais la plus exécrable, & la plus impunie,
Eft celle qui commande & la haine & l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le fort en eft jetté.

FANIE

Vous aviez paru craindre.

AMENAIDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même eft aujourd'hui porté,
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAIDE.

Je le fais, mon efprit en fut épouvanté;
Mais l'amour eft bien faible, alors qu'il eft timide.
J'adore, tu le fais, un héros intrépide.
Comme lui je dois l'être

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, ferait-elle écoutée!
Pour effrayer le peuple, elle parait dictée.

AMENAIDE.

Elle attaque Tancrède; elle me fait horreur;
Que cette loi jaloufe eft digne de nos maitres!
Ce n'était point ainfi que fes braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illuftres vainqueurs

Subjuguaient l'Italie, & conqueraient des cœurs :
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands Chevaliers,
Chez les seuls ennemis ils portaient les allarmes;
Et le peuple amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire & pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
Toujours en défiance, & toujours orageux,
Qui lui même se craint, & que le peuple abhorre :
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux,
Trop de prévention, peut-être me possède;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède;
La foule des humains n'existe point pour moi;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II.

AMENAIDE, FANIE, *sur le devant.* ARGIRE, les Chevaliers *au fonds.*

ARGIRE.

CHEVALIERS – je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans deshonneur.
(*à sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.*)
Retirez-vous – sortez.

AMENAIDE.

Q'entends-je? vous, mon père?

ARGIRE.

Moi, ton père! — est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMENAIDE (*faisant un pas appuyée sur Fanie.*)
Je suis perdue! —

ARGIRE.

Arrête – ah! trop chère victime,
Qu'as-tu fait?

AMENAIDE *pleurant.*

Nos malheurs.

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime.

AMENAIDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton ſeing?

AMENAIDE.

Non. —

ARGIRE.

Tu vois que le crime eſt écrit de ta main.
Tout ſert à m'accabler, tout ſert à te confondre.
Ma fille! — Il eſt donc vrai? — tu n'oſes me répondre!
Laiſſe au moins dans le doute un père au déſeſpoir.
J'ai vecu trop longtemps —— qu'as-tu fait?

AMENAIDE.

Mon devoir.

Aviez-vous fait le vôtre?

ARGIRE.

Ah! c'en eſt trop cruelle!
Oſes-tu te vanter d'être ſi criminelle?
Laiſſe-moi, malheureuſe ôte-toi de ces lieux,
Va ſors — une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMENAIDE *ſort, preſque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs!

SCÈNE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

MEs amis, dans une telle injure. ——
Après ſon aveu même —— après ce crime affreux
Excuſez d'un vieillard les ſanglots douloureux. ——
Je dois tout à l'Etat — mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos ſévères voix mêle ſa voix tremblante.
Aménaide, hélas! ne peut être innocente;
Mais ſigner à la fois mon opprobre & ſa mort,
Vous ne le voulez pas — c'eſt un barbare effort,
La Nature en frémit, & j'en ſuis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous Seigneur, un père reſpectable;
Nous ſentons ſa bleſſure, & craignons de l'aigrir.
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable,
L'eſclave la portait au camp de Solamir.
Auprès de ce camp même on a ſurpris le traître,

Et l'insolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître:
L'Etat était perdu. Nos dangers, nos sermens
Ne souffrent point de nous de vains ménagemens;
Les loix n'écoutent point la pitié paternelle;
L'Etat parle; il suffit

ARGIRE

Seigneur, je vous entends;
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle.
Mais elle était ma fille — & voilà son époux.—
Je céde à ma douleur—je m'abandonne à vous;
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DÉJA de la saisir l'ordre est donné par nous;
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les graces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hymenée;
C'est la Religion lâchement prophanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'Etranger!
La Grece & la Sicile ont vu des Citoyennes
Renonçant à leur gloire, au titre de Chrétiennes,
Abandonner nos loix pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, & partout nos tyrans:
Mais que d'un Chevalier la fille respectée,
(*A Orbassan.*)
Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche & si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée,
Veut de notre justice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant: sa mort est légitime,
Plus sa race est illustre, & plus grand est le crime:
On sait de Solamir l'espoir ambitieux;
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire,

D'impoſer aux eſprits, & d'éblouir les yeux.
C'eſt à lui que s'adreſſe un écrit ſi funeſte,
Regnez dans nos Etats; Ces mots trop odieux
Nous révelent aſſez un complot manifeſte.
Pour l'honneur d'Orbaſſan je ſupprime le reſte:
Il nous ferait rougir. Quel eſt le Chevalier
Qui daignera jamais, ſuivant l'antique uſage,
Pour ce coupable objet ſignaler ſon courage,
Et haſarder ſa gloire à le juſtifier?

CATANE.

Orbaſſan, comme vous, nous ſentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen. Oubliez la parjure,
Son ſupplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me conſterne, au moins—on approche—c'eſt elle;
Qu'au ſéjour des forfaits conduiſent des Soldats.—
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offenſe;
Laiſſez-moi lui parler.

SCÈNE V.

LES CHEVALIERS, *ſur le devant*, AMENAIDE *dans le fond*, *entourée de Gardes*.

AMENAIDE *dans le fond*.

O Céleſte puiſſance,
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu! Vous connaiſſez l'objet de tous mes vœux;
Vous connaiſſez mon cœur, eſt-il donc ſi coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encore cet objet condamnable?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons parlez-lui; mais ſongez
Que les loix, les autels, l'honneur ſont outragés,
Syracuſe à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le ſais comme vous: un même ſoin m'anime.
Eloignez-vous, Soldats.

SCENE VI.

AMENAIDE, ORBASSAN.

AMENAIDE.

Qu'osez-vous attenter?
A mes derniers momens venez-vous insulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jusques-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main ; je vous avais choisie ;
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses loix ;
Mais il ne peut souffrir ce qui le deshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi,
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces Tyrans que notre culte abhorre :
Ce crime est trop indigne, il est torp inoui,
Et pour vous, pour l'Etat, & surtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux,
Ce titre me suffit, je me respecte en vous.
Ma gloire est offensée, & je prens sa défense.
Les loix des Chevaliers ordonnent ces combats ;
Le jugement de Dieu * dépend de notre bras ;
C'est le glaive qui juge & qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMENAIDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Mois seul : & j'ose me flater,
Qu'après cette démarche, après cette entreprise,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise,)
Un cœur qui m'étoit dû, me saura mériter.
Je n'examine point si votre ame surprise,
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur
Un moment aveuglée, eut un moment d'erreur,
Si votre aversion fuyait mon hymenée.
Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née ;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre,
(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.

* On sait assez qu'on appellait combats *le jugement de Dieu.*

Les loix veulent ici des ſermens ſolemnels;
J'en exige un de vous; non tel que la contrainte,
En dicte à la faibleſſe, en impoſe à la crainte,
Qu'en ſe trompant ſoi-même on prodigue aux autels.
A ma franchiſe altière il faut parler ſans feinte
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mos bras eſt armé;
Je peux mourir pour vous, — mais je dois être aimé.

AMENAIDE.

Dans l'abîme effroyable où je ſuis deſcendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait ſous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnoiſſance,
Et tous près du ſépulchre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier ſentiment eſt de vous eſtimer.
Connaiſſez moi: ſachez que mon cœur vous offenſe;
Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays.
Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre eſt aſſez criminelle,
Sachez qu'elle eſt ingrate, & non pas infidelle.—
Je ne peux vous aimer, je ne peux, à ce prix
Accepter un combat pour ma cauſe entrepris.
Je ſais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes Tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du faſtueux effort
De voir, ſans m'allarmer, les apprêts de ma mort—
Je regrette la vie, — elle dut m'être chère;
Je pleure mon deſtin; je gémis ſur mon père;
Mais, malgré ma faibleſſe, & malgré mon effroi,
Je ne peux vous tromper, n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable, après un tel outrage,
Mais ce cœur, croyez-moi, le ſerait davantage,
Si, juſqu'à vous complaire, il pouvait s'oublier.
Je ne veux, (pardonnez à ce triſte langage,)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé. Jugez, & vengez votre offenſe.

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défenſe;
Mais quitte envers ma gloire, auſſi bien qu'envers vous,
Je ne ſuis plus qu'un Juge à ſon devoir fidelle,
Soumis à la loi ſeule, inſenſible comme elle.
Et qui ne doit ſentir ni regrets ni courroux.

SCENE VII.

AMENAIDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

J'Ai donc dicté l'arrêt—& je me ſacrifie —
O toi, ſeul des humains qui méritas ma foi,
Toi, pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie.
Je ſuis donc condamnée ! — Oui, je le ſuis pour toi;
Allons, — je l'ai voulu ; — mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir !
Des liens, des bourreaux — ces apprêts d'infamie !
O mort ! affreuſe mort ! puis-je vous ſoutenir ?
Tourmens ; trépas honteux—tout mon courage cède.
—Non, il n'eſt point de honte, en mourant pour Tancrède;
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi ! je meurs en coupable? — un père, une patrie !
Je les ſervais tous deux, & tous deux m'ont flétrie !
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon ſeul témoignage, & la voix de mon cœur !
(*à Fani qui entre.*)
Quels momens pour Tancrède ! O ma chère Fanie !
(*Fanie lui baiſe la main en pleurant, & Aménaïde l'embraſſe.*)
La douceur de te voir ne m'eſt donc point ravie !

FANIE.

Que ne puis-je, avant vous expirer en ces lieux !

AMENAIDE.

Ah ! — je vois s'avancer ces monſtres odieux.—
(*les Gardes qui étaient dans le fond, s'avancent pour l'emmener*)
Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
Mes derniers ſentimens, & mes derniers adieux ;
Fanie—il apprendra, ſi je mourus fidelle.
Je coûterai du moins des larmes à ſes yeux :
Je ne meurs que pour lui — ma mort eſt moins cruelle.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANCREDE *suivi de deux Ecuyers qui portent sa lance, son écu, &c.* ALDAMON.

TANCREDE.

A Tous les cœurs bien nés que la patrie est chère?
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zéle a servi mon retour.
Que Tancrède est heureux! que ce jour m'est prospère;
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire— & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop rélever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen—

TANCREDE.

Je le suis comme vous: les citoyens sont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu.
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres,
J'admirai d'assez près votre haute vertu;
C'est-là mon seul mérite. Elevé par mes maîtres;
Né dans votre maison, je vous suis asservi;
Je dois—

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre!
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre;
Ces murs qui m'ont vu naître, & dont je suis banni!
Apprends-moi dans quel lieu respire Aménaide.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;

Cette place y conduit ; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillans chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les loix du peuple & combattent pour lui ;
Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs dévises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises ;
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute ;
Peut-être en d'autres lieux il est célébre assez.

(A ses écuyers.)

Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés,
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en bute ;
Que mes armes sans faste emblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.

(Les écuyers suspendent ses armes aux places vuides, au milieu des autres trophées.)

Conservez ma dévise, elle est chère à mon cœur ;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas & fait mon espérance ;
Les mots en sont sacrés, c'est *l'amour & l'honneur.*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu ;
Et qu'à les imiter il borne son audace.

(A Aldamon.)

Quel est leur chef ami ?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans ;
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCREDE *à part.*

Père d'Aménaïde.

ALDAMON.

On le vit trop longtems
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité.
On respecte son rang, son nom, sa probité ;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbassan lui succède.

TANCREDE.

Orbassan ! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrède !
Ami, quel est le bruit repandu dans ces lieux.

Ah! parle ; eſt-il bien vrai que cet audacieux ;
D'un père trop facile ait ſurpris la faibleſſe ?
Que de ſon alliance il ait eu la promeſſe,
Que ſur Aménaïde il ait levé les yeux ;
Qu'il ait oſé prétendre à s'unir avec elle ?

ALDAMON.

Hier, confuſément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort ;
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux ſort ;
A mon poſte attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre.
On vous y perſécute, ils ſont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami tout mon cœur s'abandonne à ta foi :
Cours chez Aménaïde, & parais devant elle ;
Dis lui qu'un inconnu brûlant du plus beau zèle,
Pour l'honneur de ſon ſang, pour ſon auguſte nom ;
Pour les proſpérités de ſa noble maiſon,
Attaché dès l'enfance à ſa mère, à ſa race,
D'un entretien ſecret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur dans ſa maiſon j'eus toujours quelque accès ;
On y voit avec joie, on accueille, on honore.
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur ſang des Français,
Uni dans la Sicile au noble ſang d'Argire !
Quel que ſoit le deſſein, Seigneur qui vous inſpire,
Puiſque vous m'envoyez, je réponds du ſuccès.

SCÈNE II.

TANCREDE, Ses écuyers *au fond.*

IL ſera favorable ; & ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les temps accorda ſa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur ;
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure ;
Parmi mes ennemis ſoutient ma cauſe encore.
Aménaïde m'aime, & ſon cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Céſars & loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au ſein de ma patrie,

De ma patrie ingratte, & qui dans mon malheur,
Après Aménaïde est si chère à mon cœur?
J'arrive; un autre ici l'obtiendrait de son père!
Et sa fille à ce point aurait pu me trahir!
Quel est cet Orbassan? quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros serait la récompense?
Qui m'appartient dumoins par les droits de l'amour.
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour
Après mon trépas même elle serait fidele.
L'oppresseur de mon sang ne peut regner sur elle,
Oui: ton cœur m'est connu; je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconstance.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE.

AH! trop heureux ami, tu sors de sa présence.
Tu vois tous mes transports, allons conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu? Les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage?
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCRÈDE.

Comment? —

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime;
La gloire vous attend aux tentes des Césars.
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts;
Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCRÈDE.

De quels traits inouis viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vu? que t'a dit? que fait Aménaide

ALDAMON

J'ai trop vu vos desseins .— oubliez la , Seigneur.

TANCREDE.

Ciel! Orbassan l'emporte ! Orbassan! la perfide !
L'ennemi de son pere, & mon persecuteur!

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hymenée,
Et la pompe fatale en était ordonnée —

TANCRÈDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur vous enlevait le bien de vos ayeux.

TANCRÈDE.

Le lâche ! il m'enlevait ce qu'un héros méprise ;
Aménaïde, ô ciel en ses mains est remise !
Elle est à lui !

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCRÈDE.

Acheve donc, cruel, de m'arracher la vie ;
Acheve— parle— hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuter de vos jours glorieux ;
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie ;
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidèle, Seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

O ciel! O trop funeste nom!
Solamir! — dans Bizance il soupira pour elle ;
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur.
Elle n'a pu trahir ses sermens & mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame si belle ;
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé,

Mais ce ſecret horrible eſt partout révélé.

TANCRÈDE.

Ecoute, je connais l'envie l'impoſture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proſcrit dès mon berceau, nourri dans le malheur;
Moi, toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage;
Qui par-tout de l'envie ai ſenti la fureur.
Depuis que je ſuis né, j'ai vu la calomnie,
Exhaler les venins de ſa bouche impunie,
Chez les Républicains, comme à la cour des Rois,
Argire fut long tems accuſé par ſa voix,
Il ſouffrit comme moi; cher ami, je m'abuſe,
Ou ce monſtre odieux règne dans Syracuſe.
Ses ſerpens ſont nourris de ces mortels poiſons;
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'eſprit de parti je ſais quelle eſt la rage.
L'auguſte Amenaïde en éprouve l'outrage;
Entrons: je veux la voir, l'entendre & m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! Seigneur, arrêtez, il faut donc tout vous dire:
On l'arrache des bras du malheureux Argire:
Elle eſt aux fres.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer
Dans cette place même au plus affreux ſupplice.

TANCRÈDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! ſi c'eſt une juſtice,
Elle eſt bien odieuſe, on oſe en murmurer,
On pleure; mais, Seigneur, on ſe borne à pleurer.

TANCRÈDE.

Aménaïde! ô cieux! — crois-moi, ce ſacrifice,
Cet horible attentat ne s'achevera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ſes pas,
Il la plaint, il gémit en la nommant perfide,
Et d'un cruel ſpectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compaſſion,
Il s'agite en tumulte autour de la priſon,
Etrange empreſſement de voir des miſérables!
On hâte en gémiſſant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déſerts;

De nombreux citoyens seront bien-tôt couverts,
Eloignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses suivans consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, Seigneur, c'est ce malheureux père.

TANCREDE.

Retire-toi,—surtout, ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCÈNE IV.

ARGIRE, *dans un des côtés de la scène.* TANCRÈDE; *sur le devant.* ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O Ciel! avance mon trépas!
O mort! viens me frapper, c'est ma seule prière!

TANCRÈDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers,
Qui, contre le Croissant, déployant leur bannière;
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais— pardonnez,— dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscretes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le seul qui m'osiez consoler;
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous même pardonnez à mon désordre extrême,
A qui parlai-je? hélas!

TANCREDE.

Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous même;
Honteux & frémissant de vous interroger.
Malheureux comme vous.— Ah! par pitié,— de grace,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai? —votre fille!— Est-il possible?—

ARGIRE.

Hélas!
Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCREDE.

Elle eſt coupable ?

ARGIRE. *avec des ſoupirs & des pleurs.*

Elle eſt — la honte de ſon père !

TANCREDE.

Votre fille ! — Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je penſais ſur le bruit de ſon nom glorieux,
Que ſi la vertu même habitait ſur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était ſon ſanctuaire.
Elle eſt coupable ! ô jour! ô déteſtables bords!
Jours à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me déſeſpère,
Ce qui creuſe ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encore me fait deſcendre,
C'eſt qu'elle aime ſon crime, & qu'elle eſt ſans remords.
Auſſi nul chevalier ne cherche à la défendre;
Ils ont en gémiſſant ſigné l'arrêt mortel,
Et malgré notre uſage antique & ſolemnel,
Si vanté dans l'Europe, & ſi cher au courage,
De défendre en champ clos le ſexe qu'on outrage;
Celle qui fut ma fille, à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'oſe ſecourir
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente,
Tout frémit, tout ſe tait Aucun ne ſe préſente.

TANCREDE.

Il s'en préſentera: gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel eſpoir, Seigneur, daignez vous me flatter?

TANCREDE.

Il s'en préſentera, non pas pour votre fille,
Elle eſt loin d'y prétendre & de le mériter;
Mais pour l'honneur ſacré de ſa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abbattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous ſommes en horreur, on eſt glacé d'effroi.
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'oſe m'en flatter:— qui combattra?

TANCREDE

Qui? moi.
Moi, dis-je: & ſi le ciel ſeconde ma vaillance
Je demande de vous. Seigneur, pour récompenſe
De partir à l'inſtant ſans être retenu,
Sans voir Aménaide, & ſans être connu,

ARGIRE

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'eſt le ciel, c'eſt Dieu qui vous envoye.
Mon cœur triſte & flétri ne peut goûter de joie;
Mais je ſens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je ſavoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de reſpect & de reconnaiſſance.
Tout annonce à mes yeux votre haute naiſſance.
Hélas! qui vois je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE, Chevaliers, Suite.

ORBASSAN, *à Argire.*

L'ÉTAT eſt en danger, ſongeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain ſortir de nos murailles,
Nous ſommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertiſſaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le deſtin des batailles,
Nous marcherons à lui. Vous, ſi vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un ſpectacle funeſte,
Inſupportable, horrible à nos ſens effrayés.

ARGIRE.

Il ſuffit, Orbaſſan; tout l'eſpoir qui me reſte,
C'eſt d'aller expirer au milieu des combats.
(*montrant Tancrède.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas;
Et malgré les horreurs dont ma race eſt flétrie,
Je périrai du moins en ſervant ma patrie.

ORBASSAN.

Des ſentimens ſi grands ſont bien dignes de vous.
Allez aux muſulmans porter vos derniers coups.
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent ſe détourner de ces objets cruels.

Ma place me retient, & mon devoir févère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire:
L'inexorable loi ne fait rien ménager,
Toute horrible qu'elle eft, je la dois protéger;
Mais vous qui n'avez point cet affreux miniftère,
Qui peut vous retenir? & qui peut vous forcer
A voir couler le fang que la loi va verfer?
On vient; éloignez-vous.

TANCREDE *à Argire.*

Non, demeurez mon père;

ORBASSAN.

Eh! qui donc êtes-vous?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur;
L'ami de ce vieillard, peut-être fon vengeur,
Peut-être autant que vous à l'Etat néceffaire.

SCÈNE VI.

La fcène s'ouvre. On voit AMENAIDE *au milieu des Gardes;* les Chevaliers, le Peuple *rempliffent la place.*

ARGIRE *à Tancrède.*

Généreux inconnu, daignez me foutenir;
Cachez-moi ces objets;— c'eft ma fille elle même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois!

AMENAIDE.

O juftice fuprême!
Toi, qui vois le paffé, le préfent, l'avenir,
Des prophanes humains la foule impitoyable
Parle, & juge en aveugle, & condamne au hazard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au fanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'eft pas devant vous que je me juftifie.
Que ce ciel qui m'entend, juge entre vous & moi;
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offenfais un père, il a forcé mes vœux.
J'offenfais Orbaffan, qui fier & rigoureux,
Prétendait fur mon ame une injufte puiffance.
Citoyens, fi la mort eft dûe à mon offenfe,

Frappez ; mais écoutez : ſachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes ſans peur.
Et vous mon père, & vous, témoins de mon ſupplice,
Qui ne deviez pas l'être, & de qui la juſtice,
(appercevant Tancrède.)
Aurait pû— ciel ! ô ciel ! Qui vois-je à ſes côtés ?
Eſt-ce lui ?— je me meurs.
(elle tombe évanouie entre les gardes)

TANCREDE.

Ah ! ma ſeule préſence
Eſt pour elle un reproche Il n'importe, — arrêtez ;
Miniſtres de la mort, ſuſpendez la vengeance ;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends ſa défenſe ;
Je ſuis ſon chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné ;
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la ſeule valeur rende ici des arrêts.
Des dignes chevaliers c'eſt le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice, à l'honneur, au courage,
Que les Juges du camp faſſent tous les apprêts.—
Toi, ſuperbe Orbaſſan, c'eſt toi que je défie,
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne ſont pas ſans éclat ;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne.
Je jette devant toi le gage du combat.
(il jette ſon gantelet ſur la ſcène.)
L'oſes-tu relever ?

ORBASSAN.

Ton arrogance inſigne
Ne mériterait pas qu'on te fit cet honneur,
(il fait ſigne à ſon écuyer de ramaſſer le gage de bataille.)
Je le fais à moi même ; & conſultant mon cœur,
Reſpectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi deſcendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oſer défier.
Quel eſt ton rang, ton nom ? Ce ſimple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, & tel eſt mon deſſein ;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'inſtant même on ouvre la barrière ;
Qu'Aménaïde ici ne ſoit plus priſonnière,

Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, & je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est perissable.
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCREDE.

Vien: & vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII.

ARGIRE *sur le devant.* AMÉNAIDE *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMENAIDE *revenant à elle.*

CIEL! que deviendra-t'il? Si l'on fait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille. —

AMENAIDE, *appuyée sur fanie, & se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O Destins en couroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu! qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
E .-ce justice ou grace? Ah! je tremble & j'espère.
Qu'as-tu fait? Et comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!

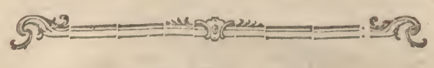
AMENAIDE.

Avec les yeux d'un père.—
Votre fille est encore au bord de son tombeau,
Je ne sais si le ciel me sera favorable.
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux.
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, & contemple des larmes;
Dont la cause est si belle, —& qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Vien ; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel ! de son défenseur favorise les armes,
Ou d'un malheureux pere avance le trépas.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANCREDE, LOREDAN, Chevaliers. *Marche guerriere : on porte les armes de Tancrède devant lui.*

LOREDAN.

SEIGNEUR, votre victoire est illustre & fatale ;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'État se livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort ?

TANCREDE,

Orbassan ne l'a su qu'en recevant la morts ;
Il emporte au tombeau mon secret & ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine,
Si je peux vous servir, qu'importe qui je sois ?

LOREDAN.

Demeurez ignoré puisque vous voulez l'être,
Mais que votre vertu se fasse ici connaître,
Par un courage utile & de dignes exploits.
Les drapeaux du Croissant dans nos champs vont paraître.
Défendez avec nous notre culte & nos loix.
Voyez dans Solamir un plus grand adversaire
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous ravissez ;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis,
Je tiendrai ma parole; & Solamir, peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'Etat.
Je le hais plus que vous, — mais quoiqu'il en puisse être;
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance.
Attendez tout aussi de la reconnoissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCREDE.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, Seigneur; & cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense ni plainte,
Ni gloire ni pitié. Je ferai mon devoir.
Solamir me verra; c'est-là tout mon espoir.

LOREDAN.

C'est celui de l'Etat; déjà le temps nous presse;
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
A la victoire; & vous, qui l'allez partager,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang Musulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie,

TANCREDE.

Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.
(*Les Chevaliers sortent*)

SCÈNE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaissent pas quel trait envenimé
Est caché dans ce cœur trop noble & trop charmé:
Mais malgré vos douleurs & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraitre en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,

Et de lui présenter de vos mains triomphantes,
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TANCREDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh! quoi pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort, ni son ignominie.
Et l'eussai-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû sauver ses jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, & que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi.
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire—
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi.
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure;
Je croyais les sermens, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaide—

ALDAMON

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés,
Sa loi vous persécute, & l'amour vous outrage.
Eh! bien, s'il est ainsi, fuyons de ce rivage.
Je vous suis aux combats, je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux trop souillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme dans son crime a mes esprits rapelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau, dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable,— & peut-être adorée!
Toi qui fais mon destin jusqu'au dernier moment;
Ah s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompes t'ont vu toujours paraître?
Non, ce n'est qu'en mourant que je peux l'oublier;
Ma faiblesse est affreuse— il la faut expier.
Il faut perir— mourons sans nous occuper d'elle.

ALDAMON

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré.
La calomnie y règne

TANCREDE.

Ah! tout est avéré
Tout est approfondi dans cet affreux mystère,
Solamir en ces lieux adora ses attraits.
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
Hélas! l'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire?
Ils sont d'intelligence En vain j'ai cru mon cœur.
Envain j'avais douté; je dois en croire un père
Le père le plus tendre est son accusateur,
Il condamne sa fille; elle-même s'accuse;
Enfin mes yeux l'ont vû ce billet plein d'horreur:
Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
Et regner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur!
Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie;
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
Du plus grand des humains elle a cru se livrer!
Que cette idée encor m'accable & m'humilie!
L'Arabe impérieux domine en Italie!
Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs Etats réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment;
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, & qui mourons pour lui!
Ma fierté suffirait, dans une telle injure.
Pour détester ma vie, & pour fuir la parjure.

SCÈNE III.

SCÈNE III.

TANCREDE, ALDAMON, Plusieurs Chevaliers.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts ; le temps est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux :
Je vous suis, c'en est fait.

SCÈNE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMENAIDE, *arrivant avec précipitation*.

O Mon Dieu tutélaire ;
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(*Tancrède la relève, mais en se détournant.*)
Ce n'est point m'abaisser ; & mon malheureux père
A vos pieds comme moi va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence ?
Qui pourra condamner ma juste impatience ?
Je m'arrache à ses bras ; — mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie, & montrer tout mon cœur ?
Je n'ose vous nommer, — & vous baissez la vue ! —
Ne puis-je vous revoir en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour ?
Vous êtes consterné, — mon ame est confondue,
Je crains de vous parler ; — quelle contrainte, hélas !
Vous détournez les yeux, — vous ne m'écoutez pas !

TANCREDE *d'une voix entrecoupée.*

Retournez, — consolez ce vieillard que j'honore :
D'autres soins plus pressans me rappellent encore,
Envers vous, envers lui j'ai rempli mon devoir ;
J'en ai reçu le prix, — je n'ai point d'autre espoir.
Trop de reconnoissance est un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage, — & le vôtre est le maître

De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse, — & moi je vais chercher la mort.

SCÈNE V.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAIDE.

VEILLAI-JE! & du tombeau suis-je en effet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendu à la vie?
Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie!
Est un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un & l'autre est horrible à mon ame étonnée.

AMENAIDE.

Est-ce Tancrède! ô ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu sa froideur altière, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
Fanie, avec horreur il voyait son amante!
Il m'arrache à la mort, & c'est pour m'immoler!
Qu'ai-je donc fait Tancrède? ai-je pu vous déplaire?

FANIE.

Il est vrai que son front respirait la colère:
Sa voix entrecoupée affectoit des froideurs.
Il détournait les yeux; mais il cachait ses pleurs.

AMENAIDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? Quelle offense excite son courroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux?
Oui je lui dois la vie, & c'est toute ma gloire;
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.
Je mourais, je le sai, sans lui sans sa victoire;
Mait s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer; la voix publique entraine;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence.

Ce ſilence ſi fier, ſi grand ſi généreux,
Qui derobait Tancrède à l'injuſte vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, & l'on croit l'apparence.

AMENAIDE.

Lui me croire coupable!

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuſer
Excuſez un amant.

AMENAIDE *reprenant ſa fierté & ſes forces*:

Rien ne peut l'excuſer.—
Quand l'univers entier m'accuſeroit d'un crime,
Sur ſon jugement ſeul un grand homme appuyé
A l'univers ſéduit oppoſe ſon eſtime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié!
Cet opprobre eſt affreux, & j'en ſuis accablée.
Hélas! mourant pour lui, je mourais conſolée;
Et c'eſt lui qui m'outrage! & m'oſe ſoupçonner!
C'en eſt fait, je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits ſont toujours préſens à ma penſée,
Ils reſteront gravés dans mon ame offenſée:
Mais s'il a pu me croire indigné de ſa foi,
C'eſt lui qui pour jamais eſt indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts, c'eſt le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas—

AMENAIDE.

Il devait me connaître;
Il devait reſpecter un cœur tel que le mien;
Il devait préſumer qu'il était impoſſible
Que jamais je trahiſſe un ſi noble lien.
Ce cœur eſt auſſi fier que ſon bras invincible;
Ce cœur était en tout auſſi grand que le ſien,
Moins ſoupçonneux ſans doute, & ſurtout plus ſenſible.
Je renonce à Tancrède, au reſte des mortels,
Ils ſont faux ou méchans; ils ſont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; & ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublira tout le monde.

SCÈNE VI.

ARGIRE, AMENAIDE, Suite.

ARGIRE *soutenu par ses Ecuyers.*

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourmens :
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire ?
Ah! ne puis je savoir qui t'a sauvé le jour ?

AMENAIDE *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, & se tournant à moitié vers son père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit;
Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejetton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains Hélas! le plus injuste!
En un mot c'est Tancrède

ARGIRE

O ciel! que m'as-tu dit?

AMENAIDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui! Tancrède!

AMENAIDE.

Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE

Tancrède qu'opprima notre Sénat barbare?

AMENAIDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui ravissions tout, biens, dignité, patrie;
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
O juges malheureux! qui dans nos faibles mains,
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugemens sont injustes & vains!
Et combien nous égare une fausse prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMENAIDE

Je peux me plaindre à vous, je le sais;—mais mon père

Votre vertu ſe fait des reproches ſi grands,
Que mon cœur déſolé tremble de vous en faire.
Je le dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis!
A qui je dois tes jours!

AMENAIDE.

Ils ſont trop avilis;
Ils ſont trop malheureux. C'eſt en vous que j'eſpère.
Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté.
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbaſſan n'a ſauvé que ma vie;
Venez, que votre voix parle & me juſtifie.

ARGIRE.

Sans doute je le dois.

AMENAIDE.

Je vole ſur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAIDE.

Moi reſter, je vous ſuis aux combats.
J'ai vu la mort de près, & je l'ai vue horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle eſt bien moins terrible,
Qu'à l'indigne échaffaut où vous me conduiſiez.
Seigneur, il n'eſt plus temps que nous me refuſiez;
J'ai quelques droits ſur vous, mon malheur me les donne!
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité ſur toi,
J'en avais abuſé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel eſt ce deſſein qui me glace d'effroi?
Crains les égaremens de ton ame éperdue.
Ce n'eſt point en ces lieux comme en d'autres climats;
Où le ſexe élevé loin d'une triſte gêne,
Marche avec les héros, & s'en diſtingue à peine:
Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

AMENAIDE.

Quelles loix! quelles mœurs, indignes & cruelles!
Sachez qu'en ce moment je ſuis au-deſſus d'elles;
Sachez que dans ce jour d'injuſtice & d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
Quoi! ces affreuſes loix, dont le poids vous opprime
Auront pris dans vos bras votre ſang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens,
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,

Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père & défende ma gloire !
Et le fexe en ces lieux conduit aux échaffauts,
Ne pourra fe montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injuftice à la fin produit l'independance.
Vous frémiffez, mon père, ah! vous deviez frémir,
Quand de vos ennemis careffant l'infolence,
Au fuperbe Orbaffan vous pûtes vous unir
Contre le feul mortel qui prend votre défenfe,
Quand vous m'avez forcée à vous défobéir.

ARGIRE.

Va, c'eft trop accabler un père deplorable;
N'abufe point du droit de me trouver coupable.
Je le fuis, je le fens, je me fuis condamné.
Ménage ma douleur, & fi ton cœur encore,
D'un père au défefpoir ne s'eft point détourné;
Laiffe-moi feul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, & tu n'en peux douter.
Vous, obfervez fes pas.

SCENE VII.

AMENAIDE *feule.*

Qui pourra m'arrêter?
Tancrède, qui me hais & qui m'as outragée,
Qui m'ofes méprifer après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter.
Des traits fur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups — en garantir ta tête.
Te rendre à tes côtés tout ce que je te dois;
Punir ton injuftice en expirant pour toi,
Surpaffer, s'il fe peut, ta rigueur inhumaine,
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop jufte; & laiffer à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les Chevaliers & leurs Ecuyers, *l'épée à la main* Des ſoldats *portant des trophées* Le peuple *dans le fond.*

LOREDAN.

Allez & préparez les chants de la victoire;
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens;
C'eſt lui qui nous fait vaincre, à lui ſeul eſt la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras ſont impuiſſans.
Il a briſé les traits, il a rompu les piéges,
Dont nous environnaient ces brigands ſacriléges;
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout ſanglans érigez vos trophées,
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des tréſors du croiſſant ornez nos ſaints autels.
Que l'Eſpagne opprimée & l'Italie en cendre.
L'Egypte terraſſée & la Syrie aux fers
Apprennent aujourd'hui comme on peut ſe défendre;
Contre ſes fiers tyrans l'effroi de l'univers.
C'eſt à nous maintenant de conſoler Argire.
Que le bonheur public appaiſe ſes douleurs!
Puiſſions-nous voir en lui, malgré tous ſes malheurs,
L'homme d'État heureux, quand le père ſoupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce heros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le ſuccès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'eſt-il point revenu?
Ce triomphe à ſes yeux a-t-il ſi peu de charmes?
Croit-il de ſes exploits que nous ſoyons jaloux?
Nous ſommes aſſez grands pour être ſans envie,
Veut-il fuir Syracuſe après l'avoir ſervie?
(*à Catane.*)
Seigneur, il a longtemps combattu pres de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courrir notre fortune,

Il ne partage point l'allégreſſe commune ?

CATANE.

Apprennez-en la cauſe, & d'aignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le paſſage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage,
Où nos fiers ennemis oſaient nous réſiſter ;
Je l'ai vu courrir ſeul & ſe précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage ;
Inaltérable & calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur.
Un déſeſpoir affreux égarait ſa valeur ;
Sa voix entrecoupée & ſon regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ſes eſprits.
Il appellait ſouvent Solamir à grand cris ;
Le nom d'Aménaïde échappait de ſa bouche ;
Il la nommoit parjure, & malgré ſes fureurs,
De ſes yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir, & toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups & ſurtout à ſon bras ;
Nous revenions vers vous conduits par la victoire ;
Mais lui, les yeux baiſſés, inſenſible à ſa gloire,
Morne, triſte, abattu, regrettant le trepas.
Il appelle en pleurant, Aldamon qui s'avance ;
Il l'embraſſe, il lui parle, & loin de nous s'élance ;
Auſſi rapidement qu'il avait combattu.
C'eſt pour jamais, dit-il : ces mots nous laiſſent croire
Que ce grand chevalier ſi digne de mémoire,
Veut être à Syracuſe à jamais inconnu.
Nul ne peut ſoupçonner le deſſein qui le guide.
Mais dans le même inſtant je vois Aménaïde ;
Je la vois éperdue au milieu des ſoldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée ;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée ;
Son père en gémiſſant, ſuit à peine ſes pas ;
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes.
C'eſt Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de ſi grands exploits ;
Ce vengeur de l'Etat, vengeur d'Aménaïde ;
C'eſt lui, que ce matin, d'une commune voix,
Nous déclarions rebelle, & nous nommions perfide ;
C'eſt ce même Tancrède exilé par nos loix.
Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reſte !

LOREDAN.

Il n'en eſt qu'un pour nous ; celui du repentir.
Perſiſter dans ſa faute eſt horrible & funeſte ;

Un

Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite :
Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMENAIDE *dans l'enfoncement soutenue par ses femmes.*

ARGIRE *arrivant avec précipitation.*

Il les faut secourir, il les faut délivrer;
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite;
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse envain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtez point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente;
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'est nous en dire trop; le tems est cher; volons,
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCÈNE III.

ARGIRE, AMÉNAIDE,

ARGIRE.

O ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés!
(*Aménaïde entre.*)
Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés;
Je les termine enfin; Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés?

AMENAIDE.

Je me consolerai, quand je verrai Tancrède.
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède,

Aura plus de juſtice & ſera ſans danger,
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit ſans m'outrager;
Et lorſque ſes remords expiront mes injures.

ARGIRE.

Je reſſens ton état: ſans doute il doit t'aigrir,
On n'eſſuya jamais des épreuves plus dures;
Je ſais ce qu'il en coûte, & qu'il eſt des bleſſures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
La cicatrice en reſte, il eſt vrai; mais ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré:
Apprends qu'il eſt chéri, glorieux, honoré;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir
Par l'excès de ſa gloire & de tant de ſervices,
L'excès où ſes rivaux portaient leurs injuſtices.
Le vulgaire eſt content, s'il remplit ſon devoir:
Il faut plus au héros; il faut que ſa vaillance
Aille au-delà du terme & de notre eſpérance;
C'eſt ce que fait Tancrède: il paſſe notre eſpoir;
Il te verra conſtante, il te ſera fidelle.
Le peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit.
Tancrède va ſortir de ſon erreur cruelle,
Pour éclairer ſes yeux, pour calmer ſon eſprit;
Il ne faudra qu'un mot.

AMENAIDE.

Et ce mot n'eſt pas dit.
Que m'importe, à préſent, ce peuple & ſon outrage;
Et ſa faveur crédule & ſa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un ſeul mortel, d'un ſeul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas,
Que de vivre un moment ſans en être eſtimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous,)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promeſſes;
Sa dernière prière a béni nos tendreſſes;
Elle joignit nos mains qui fermèrent ſes yeux;
Nous jurâmes par elle à la face des cieux,
Par ſes mânes, par vous, vous trop malheureux père;
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur — les échaffauts ont été nos autels,
Mon amant, mon epoux cherche un trépas funeſte.
Et l'horreur de ma honte eſt tout ce qui me reſte.
Voilà mon ſort.

ARGIRE

Et bien ce sort est réparé,
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMÉNAIDE.

Je crains tout.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE, FANIE.

FANIE.

PARTAGEZ l'allégresse publique;
Jouissez plus que nous de ce prodige unique,
Tancrède a combattu: Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre Etat vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible;
Surtout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle;
Ce peuple yvre de joie & volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui.
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, Seigneur, l'avait suivi;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables.
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus offrir leurs armes sécourables,
Tancrède avait tout fait; il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Rolands, des Lisois dont il est descendu.
Venez voir mille mains couronner sa vertu.
Venez voir ce triomphe & recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop longtems attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMÉNAIDE.

Ah! je respire enfin, mon cœur connait la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.

Mon bonheur eſt au comble, hélas! il m'eſt bien dû:
Je veux tout oublier, pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, & mes frivoles craintes;
Oppreſſeurs de Tancrède, ennemis citoyens,
Soyez tous à ſes pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne eſſuyer nos larmes!
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui ſuivait ſeul Tancrède & ſécondait ſes armes;
C'eſt lui, c'eſt ce guerrier ſi cher à ma maiſon.
De nos proſpérités la nouvelle eſt certaine.
Mais d'où vient que vers nous il ſe traîne avec peine?
Eſt-il bleſſé? Ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V.

ARGIRE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMENAIDE.

PARLEZ cher Aldamon, Tancrède eſt donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute, il l'eſt, Madame.

AMENAIDE.

A ces chants d'allégreſſe,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont ſe changer en des cris de triſteſſe.

AMENAIDE.

Qu'entends-je? Ah! malheureuſe!

ALDAMON.

Un jour ſi glorieux
Eſt le dernier des jours de ce héros fidelle.

AMENAIDE.

Il eſt mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ſes yeux;
Mais il eſt expirant d'une atteinte mortelle.
Je vous apporte ici de funeſtes adieux.
Cette lettre fatale, & de ſon ſang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! ſa dernière penſée.
Je m'acquite en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour du déſeſpoir!

AMENAIDE *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'est cher — ô Tancrède! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
J'obéirai —— donnez votre lettre, & la mort.

ALDAMON.

Lisez donc, pardonnez ce triste ministère.

AMENAIDE.

O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère.
Le pourrai-je! Il le faut —— c'est mon dernier effort.

(Elle lit.)

» Je ne pouvais survivre à votre perfidie;
» Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups;
» J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
» Vous avoir conservé la gloire avec la vie.
Eh bien, mon père!

(Elle se rejette dans les bras de Fanie.

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits;
Nous voilà maintenant sans espoir & sans crainte;
Ton état & le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester
Que j'apprenne du moins à ma triste partie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie:
Que dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMENAIDE.

Eh! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie & le reste du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMENAIDE.

Tancrède meurt, ô ciel! sans être détrompé!
Vous en êtes la cause. —— Ah! devant qu'il expire. ——
Que vois-je? mes tyrans!

SCÈNE dernière.

LOREDAN, Chevaliers, Suite, AMENAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON, TANCREDE *dans le fond porté par des soldats.*

LOREDAN.

O Malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie,
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie,
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette ame qu'enflammait un courage intrépide;
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux;
Et d'un juste remords je ne puis me defendre.

(*Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancrède vers Aménaïde presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitemment des femmes qui la soutiennent, & se retournant avec horreur vers Lorédan, dit:*

Barbare, laissez-là vos remords odieux.
(*Puis courant à Tancrède & se jettant à ses pieds.*)
Tancrède, cher Amant, trop cruel & trop tendre,
Dans nos derniers instans, hélas! peux-tu m'entendre
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
C'est là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû, tu me l'avais promis.
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouse fidelle.
(*Il la regarde.*)
C'est donc-là le dernier que tu jette sur elle!—
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçonner?

TANCREDE, *se soulevant un peu.*

Ah! vous m'avez trahi!

AMENAIDE.

Qui! moi? Tancrède!

ARGIRE, (*se jettant aussi à genoux de l'autre côté, & embrassant Tancrède, puis se relevant.*)

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fumes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos loix, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés;
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE,

Aménaïde— ô ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMENAIDE.

Va, j'aurai en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer;
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCREDE, (*en reprenant un peu de force, & élevant la voix.*)

Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes revers!
Je sens trop qu'a ce mot je regrette la vie:
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible! hélas! & je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

AMENAIDE

Ce n'est donc, juste Dieu! que dans cette heure affreuse;
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!
Ah! Tancrède!

TANCREDE.

Vos pleurs devraient me consoler;
Mais il faut vous quiter, ma mort est douloureuse!
Je sens qu'elle s'approche; Argire écoutez-moi.
Voilà le digne objet qui me donna sa foi,
Voilà de nos soupçons la victime innocente.
A sa tremblante main joignez ma main sanglante.
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux;
Soyez mon père.

ARGIRE, (*prenant leurs mains.*)

Hélas! mon cher fils, puissiez-vous.
Vivre encore adoré d'une épouse chérie!

TANCREDE.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma patrie,
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé — j'ai rempli tous mes vœux.—
Ma chère Aménaide —

AMENAIDE.

Eh ! bien !

TANCREDE.

Gardez de ſuivre
Ce malheureux Amant,—& jurez moi de vivre. (*Il retombe.*)

CATANE.

Il expire—& nos cœurs de regret pénétrés
Qui l'ont connu trop tard—

AMENAIDE, *ſe jettant ſur le corps de Tancrède.*

Il meurt, & vous pleurez—
Vous, cruels, vous, tyrans qui lui coutez la vie!
(*Elle ſe releve & marche*)
Que l'enfer engloutiſſe & vous & ma partie !
Et ce Sénat barbare, & ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des loix!
Que ne puis-je expirer dans Syracuſe en poudre;
Sur vos corps tout ſanglans écraſés par la foudre !
(*Elle ſe rejette ſur le corps de Tancrède.*)
Tancrède ! cher Tancrède !
(*Elle ſe releve en fureur.*)
Il meurt, & vous vivez ?
Vous vivez, je le ſuis—je l'entens, il m'appelle—
Il ſe rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laiſſe aux tourmens qui vous ſont reſervés.
(*Elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Ah! ma fille !

AMENAIDE, *égarée & le repouſſant.*

Arrêtez—vous n'êtes point mon père;
Votre cœur n'en eut point le ſacré caractère.
Vous futes leur complice— Ah! pardonnez, hélas!
Je meurs en vous aimant—j'expire entre tes bras.
Cher Tancrède.
(*Elle tombe à côté de lui.*)

ARGIRE

O! ma fille! ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

Fin du cinquième & dernier acte.